

I. Compréhension et compétences d'interprétation

1. Donnez un titre à chacune des quatre parties du texte.

- l. 1 à 17 : Le crescendo de la peur
- l. 18 à 32 : De l'angoisse concentrée au soulagement
- l. 33 à 36 : Le rebondissement : l'attaque des Allemands
- l. 37 : La chute ironique : le retour au calme.

2. Dans cette première partie de l'extrait de *L'Homme foudroyé* de Blaise Cendrars, le narrateur exprime **une peur intense**. Cette émotion le saisit et ne cesse d'augmenter alors qu'il croit entendre s'approcher les soldats allemands. La nuit amplifie cette angoisse qui se traduit par les mots : « *J'aurais crié de frayeur* » (l. 5) ou « *La vue, l'ouïe, le flair tout commençait à me faire mal tellement ma tension était aiguë* » (l. 9). **Ce début du texte est donc marqué par un effroi grandissant dans l'attente de l'assaut ennemi.**

3. L'inquiétude de l'attente se traduit intensément dans ce passage.

On le voit avec la triple répétition de « *Rien* » (lignes 15 à 17). La disposition des adverbes de négation avec le retour à la ligne et le renforcement avec l'adverbe « toujours » mettent en valeur l'angoisse du narrateur.

Dans les lignes suivantes, on note des phrases courtes, avec la répétition de l'adverbe « Rien » ainsi que des points de suspension (l. 19 et 20) qui mettent en valeur ces secondes suspendues où **le narrateur retient son souffle face au danger.**

4. Pour se rassurer, le narrateur raisonne et essaie d'être attentif aux moindres détails. On peut relever le champ lexical de la concentration avec les termes : « *concentrant, attention, imperceptiblement* ». Il se rend ainsi compte que c'est le bruit de sa baïonnette dans l'herbe qu'il a pris pour les pas des Allemands comme en témoignent les modalisateurs au passé qui expriment son erreur de jugement « *j'ai cru* » l. 22, « *je craignais* » l. 23, « *je prenais* » l. 27. Ces modalisateurs s'opposent au présent « *je me rends compte* » l. 26 qui met en valeur la révision de son jugement. Enfin le narrateur, pour se détendre, se parle à lui-même au discours direct en employant un niveau de langue familier, ce qui fait retomber la pression qu'il a ressentie : « *- Pauvre Blaise, me dis-je, en me détendant, tu as eu une sacrée frousse* » l. 32.

Ces procédés témoignent des efforts que le narrateur fait pour se rassurer dans cette situation très angoissante.

5. Tout au long du texte, le narrateur angoisse le lecteur en maintenant le doute sur la présence de l'ennemi. En effet, il est beaucoup plus question de son ressenti, de ses intuitions que d'éléments factuels certains. Ainsi peut-on noter des modalisateurs du doute comme « *J'avais l'impression* », l. 1, qui contrastent avec ceux de la certitude, « *j'étais sûr* » (l. 3) ou « *J'étais sûr qu'il était là* » (l. 10).

En outre, il pose une question rhétorique à la ligne 3 : « *Étais-je victime d'une illusion des sens ?* » suivie de l'antithèse « *Je ne voyais rien, mais j'étais sûr* » qui insécurise le lecteur et entretient le doute. **Le narrateur est-il en présence de l'ennemi ou le jouet de sa peur ?**

Enfin, de nombreuses négations syntaxiques partielles nous montrent que les sens ne lui permettent pas d'établir la présence des soldats avec certitude, comme le montre le rythme ternaire des lignes 5 et 6 : « *Je ne voyais rien, je n'entendais rien, je ne percevais rien.* » Ces négations syntaxiques sont relayées dans tout le texte par des négations lexicales telle la répétition de l'adverbe « *Rien* » lignes 19-20 ou l'emploi du préfixe « *ennemi invisible* » l. 22. **Ces trois éléments nous montrent bien que le doute est omniprésent pour le narrateur et pour le lecteur.**

6. Texte et image

Ce photogramme du film de guerre *Les Sentiers de la gloire* réalisé par Stanley Kubrick en 1957 entre parfaitement en résonance avec notre texte de Blaise Cendrars pour plusieurs raisons. Tout d'abord on y voit un soldat de la Grande Guerre au combat. On le reconnaît à son uniforme, son casque et son arme. Le contexte historique est donc le même.

Par ailleurs, comme dans notre extrait, ce soldat est en position d'embuscade, allongé sur le sol, l'arme à la main, il semble attendre l'assaut ennemi. Son visage, filmé en plan américain (on voit tout son buste même s'il est à l'horizontale) traduit nettement son inquiétude et sa vigilance extrême. On perçoit dans son expression que saisit parfaitement le photogramme que tous ses sens sont en alerte comme dans notre texte et le soldat du film pourrait prononcer ces mots : « *Des gouttes de sueur me coulaient entre les omoplates* » (l. 11) ou « *Je sentais mon cœur battre* » (l. 8).

Ainsi ce photogramme illustre-t-il très bien le texte par le contexte historique similaire, la situation semblable d'attente de l'assaut ennemi et la tension perceptible chez les deux soldats.

II. Grammaire et compétences linguistiques

7. Aux lignes 19 et 20, les verbes « *j'entends* » et « *On s'approche* » sont au présent de l'indicatif. Ici le présent est un présent d'énonciation, puisque le narrateur énonce ces sensations au moment même où il les ressent. Le fait d'entendre l'ennemi s'approcher est simultané à la parole, au fait de l'énoncer.

8. À la ligne 24, dans la proposition, « *je les attends* », la classe grammaticale du mot « *les* » est un pronom personnel complément. Il remplace le groupe nominal « *Les autres* » pour éviter de le répéter. Sa fonction est d'être le complément d'objet direct du verbe « *attends* ».

9. Pour analyser le mot « *invisible* », je distingue trois éléments morphologiques : d'abord le préfixe négatif (ou privatif) « *in* » qui signifie « *qui n'est pas* », puis le radical latin « *vis* » qui désigne le fait de voir, et enfin et le suffixe « *ible* » qui exprime la possibilité ou la capacité.

Ainsi ce qui est invisible est ce que l'on ne peut pas voir, qui ne peut pas être vu. L'adjectif « *imperceptible* », construit sur le même modèle, peut être son synonyme.

10. Réécriture :

l'Étudiant

« Nous les attendons, prêts à tirer... et c'est alors que concentrant toute notre attention sur notre index placé sur la gâchette, c'est alors que nous nous rendons compte que notre main tremble nerveusement et que ce bruit d'herbe foulée, que nous prenions pour l'approche de deux ou trois Allemands rampant imperceptiblement vers nous, était causé par la pointe de notre baïonnette. »

À venir.